

pour se rendre à l'église d'Ofen, le roi à cheval, la reine dans un carrosse doré traîné par huit chevaux blancs. LL. MM. furent reçues par le prince primat à la porte de l'église richement décorée, puis se dirigèrent vers la chapelle où avaient été déposés la veille la couronne et les insignes royaux. Ces insignes furent remis aux dignitaires chargés de les porter, et le roi alla, ainsi que la reine, prendre place sur un siège placé devant l'autel. La messe fut dite par le prince primat. Le roi s'agenouilla ensuite et prêta le serment de faire et de conserver la paix, la justice à la loi, à l'Eglise de Dieu et au peuple, serment qui se termina par ces mots : "*Sic me Deus adjuvet et hæc sancta Dei Evangelia.*" Après quoi le roi se dirigea du côté de l'Evangile et se prosterna la face contre terre, tandis que le primat récitait les litanies des saints. Puis eurent lieu les cérémonies imposantes du sacre : l'onction sainte, le manteau de St. Etienne posé sur les épaules du roi, la remise du glaive que le roi étendit successivement, la pointe en avant, à droite et à gauche ; enfin la couronne de St. Etienne placée sur la tête du roi par le prince-primat qui la bénit pendant que tous les évêques y portaient la main. Une salve d'artillerie annonça au peuple cet instant suprême. Alors retentirent les cris enthousiastes de *Vive le roi!*

Nous ne pouvons malheureusement entrer dans le détail des cérémonies extérieures et du brillant cortège des magnats couverts de velours, de broderies d'or et de diamants. Ce défilé était, dit-on, merveilleux, et la scène une des plus grandioses qu'on puisse imaginer. Les Hongrois s'en souviendront longtemps.

CHRONIQUE RELIGIEUSE.

Le monde présente en ce moment un spectacle extraordinaire : deux villes attirent tous les regards ; vers ces deux villes se dirigent des milliers et des milliers de visiteurs ; dans l'une se rendent les chefs des Etats, les princes, les puissants de la terre, dans l'autre, on n'entend que la prédication des plus austères vertus ; on prêche la mortification des sens et les humiliations. Ce qui attire dans la première, ce sont toutes les merveilles de l'industrie, toutes les splendeurs des arts, toutes les séductions des plaisirs et des fêtes. On va à la seconde pour assister à la célébration dix-huit fois centenaire de la mort d'un martyr et à la glorification d'autres martyrs. Paris et Rome, voilà pour ainsi dire les deux pôles du monde. A Paris, le triomphe de la matière ; à Rome, le triomphe de l'esprit ; à Paris, les intérêts fugitifs du temps ; à Rome, les intérêts permanents de l'éternité ; à Paris, des courses de chevaux, des banquets, des spectacles ; à Rome, des fonctions sacrées, des prédications religieuses, des reliques de quelques hommes obscurs portées

en triomphe et vénérées par les peuples ; à Paris, le corps ; à Rome, l'âme. Nous ajouterions : à Paris, la mort ; à Rome, la vie, si Paris lui-même ne participait pas à cette vie dont le foyer est à Rome, si l'esprit chrétien n'était encore le soutien de cette civilisation qui voudrait cependant s'en éloigner, et si, dans cette glorification de la matière, il n'y avait pas aussi une victoire remportée sur la matière, victoire plus complète qu'elle ne le fut jamais dans les siècles payens ; ce qui prouve que, même pour l'industrie, même pour les arts, les hautes inspirations du spiritualisme et la possession de la vérité sont nécessaires.

On se plaint de la décadence de l'art ; qu'on voie s'il ne faut pas se plaindre de la diminution des vérités.

Tout en s'énergueillissant des progrès de l'industrie, on est obligé d'avouer que la moralité ne s'accroît pas et qu'on est loin d'avoir vaincu la misère ; qu'on se demande donc s'il n'y a pas un principe plus élevé et plus sûr pour combattre la misère et le vice.

A Rome, on enseigne quel est ce principe ; à Paris, on l'oublie trop volontiers, et voilà pourquoi le contraste entre les deux villes est si frappant.

L'orgueilleuse philosophie de notre temps aime à rire des fêtes religieuses ; elle ne comprend pas de quelle utilité il peut être de rappeler la mort sur un gibet d'un pauvre pêcheur de la Galilée ; de quelle utilité il peut être de glorifier la mémoire d'Evêques, de prêtres cruellement tourmentés et assassinés, parce qu'ils confessaient hautement le Seigneur Jésus et défendaient les droits de l'Eglise qu'il a établie. Ils se disent que ce sont là les derniers efforts d'une religion qui expire, et, plongeant leurs regards dans l'avenir, ils y voient la réhabilitation de l'humanité par la raison, par l'instruction, par les arts, par l'industrie. Ingrats ! qui tournent contre l'œuvre de Jésus-Christ les bienfaits qu'ils lui doivent ; aveugles ! qui ne voient pas que, si la religion ne dirigeait plus la raison et n'inspirait plus l'enseignement, les arts et l'industrie, on retournerait aussitôt à cette civilisation païenne, où l'esclavage était le partage des trois quarts de l'humanité, où le vice tarissait les générations dans leurs sources, où, pour conserver quelque ordre matériel il fallait subir des Néron et des Domitien ; où, enfin, il n'y avait nulle protection, nul respect pour ce qui est faible : pour l'enfant, pour le vieillard, pour la femme, pour le pauvre.

A Rome, on comprend encore ces choses ; les Evêques en communion avec Rome, les prêtres groupés autour de leurs Evêques, les fidèles unis au clergé catholique les comprennent aussi, et voilà pourquoi le paganisme moderne est tenu en échec ; pourquoi, heureusement, il ne peut accumuler toutes les ruines qu'il médite.

Il est d'ailleurs difficile de méconnaître l'action de la Providence dans les événements qui se succèdent depuis une vingtaine d'années.

Le pontificat romain est une institution toute divine. Le Dieu qui seul l'a fondé est aussi le seul qui le conserve. L'histoire de St. Pierre et de ses successeurs nous en fournit la preuve la plus éclatante. N'est-ce pas là surtout qu'il faut admirer ce principat suprême, toujours attaqué et toujours triomphant ; ferme, inébranlable, malgré son apparente faiblesse ;

puissant dans la persécution même, un nouvel élément de vie, de grandeur et de beauté ; et, alors que tout secours humain lui fait défaut, trouvant dans la droite du Très-Haut son invincible appui ?

Dans notre siècle, la vie de Pie IX aura, moins que toute autre, échappé à cette loi providentielle des contrastes. Le monde et l'enfer se sont déchâinés contre lui ; l'irréligion, l'impiété, la politique, tantôt dans l'ombre, tantôt à ciel découvert, lui ont fait la guerre la plus acharnée. Mais la puissance et la fureur de leurs armes sont venues se briser ou s'éteindre contre la pierre angulaire de l'Eglise de Jésus-Christ.

Au milieu de ces attaques diaboliques, Pie IX a-t-il quelque fois comme St. Pierre, lorsqu'il marchait sur les flots du lac de Génésareth, senti fléchir un moment son courage ? Nous ne saurions le dire. Mais ce dont il ne nous est pas permis de douter, c'est que, lui aussi, il a souvent entendu résonner à son oreille ces consolantes paroles : " Ne crains pas . . . c'est moi . . . viens . . . pourquoi douter ? . . . " et qu'alors, s'appuyant, à son tour, sur le bras protecteur du maître, il a puisé dans ce contact divin, avec un nouveau courage, une conviction plus ferme que les vagues ne sauraient non plus l'engloutir. Contemplez en effet ce pilote incomparable. De toutes parts, la tempête éclate avec rage ; les vents déchirent les voiles, brisent les cordages et les mâts, menacent à chaque instant de précipiter au fond des abîmes et la barque mystique et celui qui la gouverne. Autour de lui tout pâlit, tout tremble de frayeur. Cependant, que fait-il ? Calme et tranquille, il dirige son frêle esquif vers le port ; ses paroles, son exemple raniment dans tous les cœurs le courage et l'espérance. Dans une éclaircie du ciel, son regard a saisi la promesse d'un temps meilleur et il annonce que bientôt les vents et les flots auront déposé leur colère.

Quel autre sens, en effet, pourrions-nous donner à ces admirables lettres apostoliques, par lesquelles Pie IX conviait dernièrement tous les fidèles du monde catholique à venir célébrer avec lui le dix-huitième centenaire du glorieux martyr des princes des apôtres, et le triomphe solennel des nouveaux saints dont il doit exalter les vertus ? Déjà cette invitation s'est répandue d'un pôle à l'autre avec la rapidité de l'éclair. Tous les cœurs ont tressailli de joie. Une foule immense de fidèles se disposent à venir honorer les reliques des grands apôtres, heureux de s'incliner en même temps sous la bénédiction du Saint Pontife, qu'une sacrilège impiété voudrait chasser dans un nouvel exil, ou réduire à la triste condition de prisonnier ou de sujet.

Sa Sainteté le Pape continue de jouir d'une santé parfaite.

—Le 17 juin, le Pape, entouré des Cardinaux et de près de 200 Evêques, a répondu éloquentement aux félicitations qui lui ont été présentées au nom du Sacré Collège par le cardinal Patrizzi, à l'occasion de l'anniversaire de son avènement. Le Pape a dit que, pendant son pontificat, il a dû lutter contre les ennemis de la religion et du Saint-Siège, contre les ennemis de tout ordre social, qui poursuivent, ceux-ci un progrès exclusivement matériel, ceux-là la destruction totale des principes d'autorité, de justice, de religion, et qui veulent dépouiller l'Eglise de ses antiques possessions. Le Saint-Père a ajouté qu'il avait cherché à ramener les âmes égarées en leur indiquant, dans ses encycliques, les principes fondamentaux du droit, de l'honnêteté et de la religion ; comme autrefois Moïse,

dans le désert, indiquait la voie aux Israélites, le Pape avait indiqué la voie aux fidèles. Se tournant alors avec émotion du côté des Evêques, Pie IX a dit :

“ Vénérables Frères, je vous prie de redoubler de prières pour obtenir de Dieu et de la Vierge immaculée qu'ils nous délivrent des graves périls qui nous environnent. Vicairé du Christ, j'élèverai toujours mes mains vers le ciel. Mais vous soutenez, comme on fit jadis à Moïse, mes bras affaiblis par les années. Pressez-vous autour de moi, afin que nous puissions combattre sans relâche et triompher.”

Le Pape a terminé en engageant les Evêques à prier Dieu, qu'il éloigne de nous les fléaux spirituels et les fléaux temporels, qu'il nous sauve de la peste morale, qu'il nous rachète de la peste matérielle, qu'il sauve les égarés, et qu'il assure le triomphe de l'Eglise.

— Sous ce titre : *Un nouveau tribut à saint Pierre, la Civiltà cattolica* publie un article très remarquable dont nous faisons connaître la substance :

“ En ce moment-ci, tous les efforts de la Révolution sont évidemment dirigés contre la Papauté, et non-seulement contre son principat civil, mais encore et surtout contre son autorité spirituelle. Les fidèles doivent opposer à ces attaques un redoublement de ferveur et de soumission au Siège apostolique. Les rédacteurs de la *Revue romaine* leur suggèrent un moyen de manifester leur zèle. Ils proposent de s'engager par vœu à défendre individuellement la doctrine de l'infaillibilité papale dans les conditions généralement posées par les théologiens les plus distingués. Tout en reconnaissant que cette doctrine n'a pas l'autorité d'un article de foi et qu'elle n'a jamais été définie, ils la présentent comme étant dans la pensée et dans les aspirations de l'Eglise. Ils rappellent à cette occasion les sentiments et la pratique des personnes pieuses qui, avant la définition dogmatique de l'Immaculée Conception, se faisaient honneur de soutenir cette croyance, parce que la Papauté inclinait visiblement à l'imposer. Ainsi, après le tribut d'argent et le tribut de sang organisés par le *Denier de saint Pierre* et par la milice pontificale, les catholiques paieraient le tribut de l'intelligence et d'une soumission plus étendue. Ce ne serait certes pas assurément le moindre, car pour une créature raisonnable il n'y a pas de sacrifice plus grand que l'obéissance.”

Une grande nouvelle circule depuis quelques jours dans le monde catholique. Le grand et vénéré pape qui gouverne l'Eglise depuis vingt ans, aurait formé le projet de couronner son glorieux pontificat par la réunion d'un concile général à Rome. Comme nous ne saurions prendre sous notre propre responsabilité d'annoncer un événement de cette importance, nous nous empressons de citer nos autorités et de mettre sous les yeux de nos lecteurs les témoignages sur lesquels nous nous appuyons. Voici d'abord ce qu'on écrit de Rome, en date du 8 juin, au journal *Le Monde* :

“ Le courageux et savant évêque de Poitiers, dans une lettre pastorale qui a été fort remarquée à Rome, déclare avec raison que la grande réunion des évêques qui va avoir lieu ne saurait se transformer en concile régulier en dehors des règles ordinaires de l'Eglise ; mais que rien ne s'oppose à ce que, de nos jours, si le chef de l'Eglise le trouve convenable, un concile œcuménique soit convoqué à Rome. Le malheur des

temps et des erreurs de toute nature qui envahissent la société justifieraient assez une pareille détermination. Le discret désir du vénérable prélat, qu'il est aisé de discerner à travers ses paroles, se réalisera probablement. Il ne paraît pas éloigné de la pensée du Souverain Pontife de couronner son pontificat par la réunion d'un concile général. Cette espérance doit porter une grande joie au cœur de tous les catholiques. Au milieu de toutes les croyances ébranlées, de tous les principes renversés, il serait beau de voir l'Eglise flétrir, une fois de plus, l'erreur sous les nouvelles formes qu'elle a revêtues, venger la justice et proclamer l'éternelle vérité !"

Après avoir reproduit cette correspondance, le *Journal des Villes et Campagnes* assure que tous les catholiques acclameraient avec un immense élan de joie la convocation d'un concile œcuménique. "Tous, sans rien préjuger des déterminations de l'Eglise et de la papauté, sont convaincus, dit le même journal, que là, et là seulement, est le remède vraiment efficace à tant de difficultés et de maux dont souffre le catholicisme et sous lesquels la société succombe."

L'*Union* s'associe à ces réflexions, et confirme par quelques renseignements qui lui sont propres, la nouvelle rapportée dans la correspondance de Rome que nous venons de citer. Elle rappelle que c'est du cœur de Pie IX que sont sorties les grandes idées qui ont marqué son orageux pontificat : la convocation des évêques de la catholicité en 1862 a été une inspiration de sa cellule ; c'est Pie IX qui a eu la pensée d'inviter les évêques à célébrer avec lui le dix-huit centième anniversaire du martyr de Saint Pierre ; enfin, c'est Pie IX qui, dans sa sollicitude pour les intérêts catholiques, a depuis un certain temps, songé à la réunion d'un concile œcuménique. L'*Union* ajoute :

"Nous croyons savoir que quelques évêques de France avaient été pressentis à cet égard, et qu'ils n'avaient pas hésité à reconnaître l'opportunité, l'utilité d'une telle assemblée. Il est permis de penser que le Pape prendra une décision sur ce point si grave, à la suite de la grande réunion épiscopale de la fin de ce mois."

Après avoir ainsi corroboré par ses informations celles du correspondant romain, le même journal entre, au sujet des conciles généraux, dans quelques détails qu'on ne lira pas sans intérêt :

"On sait qu'il y a trois sortes de conciles : le concile général, composé des évêques de toute la catholicité ; le concile national, formé par les évêques d'un seul royaume, d'un seul empire ou d'une seule république ; le concile provincial, réuni par un métropolitain et composé des évêques de sa province. Celui dont on parle aujourd'hui serait la représentation du monde catholique tout entier. Les conciles de ce genre étaient devenus difficiles à réunir depuis l'établissement de l'Eglise dans le nouveau monde, les Indes et le Céleste-Empire ; aussi le concile de Trente a-t-il été le dernier ; mais maintenant que, grâce à la vapeur, il n'y a plus de lointains rivages, ces grandes assises de la catholicité sont moins rares.

"Tous les conciles généraux, depuis le premier où fut dressé le symbole de Nicée, ont fait de grandes choses ; ils ont rétabli, selon le besoin des temps, la vérité et la paix dans l'Eglise. La matière ne manquerait pas pour un nouveau concile général..."

Ce ne serait pas une affaire de quelques mois que la session d'une pareille assemblée. Le cinquième concile général de Latran dura cinq ans,

sous Jules II et sous Léon X ; celui de Trente dura près de dix-huit ans, sous cinq papes. Le nouveau concile général, si sa réunion était décidée, se prolongerait probablement deux ou trois ans ; il se tiendrait à Rome, comme dans son sanctuaire naturel. " Ce ne serait pas un spectacle de médiocre grandeur, dit l'*Union* en terminant, que celui de cinq ou six cents évêques et de leur chef délibérant avec la majesté des Pères de Nicée et d'Ephèse, de Constantinople et de Latran, et donnant les lois les meilleures à l'Eglise immortelle qu'on se flatte toujours d'enterrer."

Le journal *la France* parle aussi de la convocation éventuelle d'un concile œcuménique à Rome, en dehors de la réunion actuelle des évêques.

" D'après les informations qui nous sont transmises,—dit ce journal,—et que nous ne croyons reproduire qu'avec réserve, l'influence de Mgr. Dupanloup ne serait pas étrangère à cette décision, qui aurait pour but de résoudre les questions importantes que la controverse religieuse a soulevées dans ces derniers temps, sur les rapports de l'Eglise avec la société moderne."

Si ces renseignements sont exacts, on peut dire, ajoute avec raison *la France*, que la réunion des évêques en concile sera l'un des événements mémorables de ce siècle. Depuis le concile de Trente, c'est-à-dire depuis le milieu du seizième siècle, il y a eu des conciles provinciaux, il n'y a point eu de concile général ; " mais il n'est venu à l'esprit de personne que l'ère des conciles ait été close d'une manière absolue, et que la papauté ait définitivement renoncé à provoquer, au moment qu'elle jugerait opportun, l'une de ces réunions solennelles qui font époque dans son histoire."

Enfin l'*Etendard* confirme, de son côté, la grande nouvelle et ajoute :

" On assure qu'un vénérable évêque du midi de la France aurait reçu, il y a peu de jours, de S. S. le Pape Pie IX, une lettre particulière, dans laquelle le Saint-Père énonçait la pensée de profiter du séjour des évêques à Rome pour les inviter à un concile œcuménique, mais ce concile n'aurait pas lieu avant l'année 1869."

Voilà les principaux témoignages que nous avons à invoquer à l'appui de cette nouvelle, que nous ne pouvons nous dispenser de recueillir et qui remue tous les cœurs catholiques. Sans vouloir être plus affirmatif qu'il ne convient en une matière si grave, et sans prétendre, comme le fait l'*Etendard*, fixer la date de la réunion de cette assemblée solennelle de la catholicité, nous n'hésitons pas à nous associer cordialement aux espérances que cette nouvelle a aussitôt excitées chez ceux de nos confrères qui partagent notre foi.

En attendant, les étrangers arrivent en foule à Rome, pour assister aux fêtes du centenaire et de la canonisation. La ville éternelle leur réserve, assure-t-on, d'agréables surprises. Aux fêtes religieuses se joindront des réjouissances publiques, données par les soins de la municipalité. Le Colisée sera éclairé par des feux de Bengale, et la coupole de Saint-Pierre resplendira de la lumière éclatante qui illumine le jour de Pâques. Conférences, promenades, expositions artistiques, rien ne manquera, dit une correspondance, pour attirer et captiver les étrangers qui se rendront à Rome. Les chemins de fer italiens songeraient même à organiser des *trains de plaisir* pour Rome. Déjà, d'après le *Corriere Italiano*, on se propose de décréter un rabais de 50 pour 100 sur la ligne de Rome à Florence.